

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Ad. van Bever et Léautaud : *Poètes d'aujourd'hui*, morceaux choisis, trois volumes, « Mercure de France ». — *La Poésie d'aujourd'hui* (2^e série), Les Marges. — François Porché : *Poètes français depuis Verlaine*, Nouvelle Revue Critique. — *Anthologie des Essayistes contemporains*, Kra. — Carlo Suarès : *La Nouvelle Création*, Au Sans Pareil. — Hugues Rebell : *Le Culte des Idoles*, préface d'Auriant, Jacques Bernard. — Hugues Rebell : *Chants de la Patrie et de l'Exil*, préface d'Auriant, Librairie de France.

Dans leur préface à *Poètes d'aujourd'hui*, *Morceaux choisis*, MM. van Bever et Léautaud répondent à l'avance à une objection possible. Qu'on les critique sur le choix des poètes ou sur le choix des poèmes, on perdra son temps, car leur dessein n'a pas été de composer une « Anthologie », mais des « Morceaux choisis ». La distinction est bien subtile ! Qui compose une Anthologie se livre à une sorte de travail scientifique ; qui groupe des « Morceaux choisis » se donne beaucoup plus de liberté et beaucoup plus de droit à la fantaisie. Je crains fort que le lecteur n'entre point dans pareilles distinctions.

« Anthologie » ou « Morceaux choisis », nous sommes en présence d'un énorme ouvrage en trois volumes qui, avec ses notices, ses indications bibliographiques et ses poèmes choisis représente un labeur considérable.

Je n'étonnerai personne en disant qu'en face de tels ouvrages on éprouve un vif sentiment de reconnaissance pour les auteurs et qu'on est prêt cependant à leur chercher chicane sur bien des points. La meilleure et la plus consciencieuse des Anthologies (allons, bon, voilà que je me trompe, ce n'est pas une Anthologie) produit sur le lecteur l'impression d'un grand magasin moderne sur l'acheteur. L'ampleur et la richesse de l'ensemble éblouissent, mais dès qu'on se met à fureter dans un rayon particulier, il est bien rare qu'on soit tout à fait content.

L'ouvrage parut pour la première fois vers 1900, en deux volumes. Remy de Gourmont le présenta ainsi : « C'est un bon livre et un bon prétexte à rechercher quelles sont les tendances du mouvement littéraire appelé le symbolisme, et aussi quelles furent ses véritables origines. » On ne saurait mieux indiquer les tendances premières de l'ouvrage, véritable Anthologie du mouvement symboliste.

Trente ans plus tard, c'est-à-dire aujourd'hui, l'ouvrage primitif vient d'être copieusement dilaté. Force poètes nouveaux ont été insérés à leur place alphabétique parmi les anciens poètes de 1900, et l'ensemble ainsi disposé constitue une sorte de dictionnaire.

La première impression donnée par le livre ainsi remanié est un peu bizarre. Car beaucoup des poètes qui florissaient vers 1900 sont déjà bien en dehors de l'atmosphère d'aujourd'hui, et les voir se coudoyer avec de jeunes cubistes est assez inattendu. Il en résulte des juxtapositions pleines de fantaisie. Le vrai titre de l'ouvrage serait peut-être : *Panorama poétique 1885-1930*, ou *Bilan d'un demi-siècle de poésie*.

Sur le choix des noms, il y aurait naturellement fort à dire. On ne trouve point M. Robert de Souza, ni M. Jean Royère, ni M. Paul Claudel, ni M. Max Jacob, ni Péguy, ni Toulet, ni M. Léon-Paul Fargue, ni M. Valéry Larbaud... Ce que j'exprime ici n'est même pas une critique. Toute anthologie prête à mêmes remarques. L'auteur d'une Anthologie cherche à donner un aperçu des divers mouvements d'une époque au moyen de représentants significatifs et, comme il ne peut les prendre tous, il est bien contraint d'opter entre des écrivains à peu près équivalents. C'est pourquoi le lecteur qui veut se renseigner d'une manière complète doit faire appel à plusieurs ouvrages de ce genre.

Se pose ensuite la question du choix des poèmes. Impossible sur ce point de satisfaire parfaitement le lecteur, car autant de goûts personnels, autant de manières de faire le choix. Pour mon propre compte, j'aurais choisi de Louis le Cardonnell des poèmes comme *A une Bénédictine*, *A une Carmélite*, car ce sont dans ses poèmes les plus mystiques que Le Cardonnell a obtenu les résonances les plus profondes. Quant aux poèmes choisis d'André Salmon, donnent-ils une

notion exacte de son art? On ne pressentirait pas le poète de *Carreaux* d'après les poésies citées par Van Bever et Léautaud.

Vient enfin la question des notices. Il est évident qu'il ne faut pas demander à M. Léautaud cette qualité (à supposer que ce soit une qualité), que d'aucuns dénomment objectivité. Ce n'est pas lui qui va laisser de côté sa malice ni ses griffes bien aiguisées. Mon Dieu, je ne m'en plains pas! Tout au plus, ferai-je remarquer qu'il y a parfois une sorte de discordance entre la notice et les poèmes qui suivent. Ainsi, il n'y a qu'une vague ressemblance entre ce qu'annonce la notice sur M. Jean Cocteau et ce qu'on éprouve à lire les poèmes qui viennent l'illustrer! Mais tout cela n'est que vétilles.

Il n'est pas possible de ne pas remarquer l'intérêt que porte M. Léautaud à un poète qui mérite sympathie et qui est M. Louis Mandin. La fervente notice arrête le regard, même si l'on se contente de feuilleter l'ouvrage. M. Louis Mandin n'appartient pas à cette catégorie de poètes qui sont aux aguets de la mode ou qui se fabriquent d'abord et fort laborieusement une théorie de la poésie qu'ils cherchent à réaliser par leurs vers. Non. M. Mandin tire sa poésie de sa vie même, et c'est le drame de sa vie qui est devenu tout naturellement l'étoffe de sa poésie. A défaut d'une conception volontairement nouvelle de la poésie, sa profonde sincérité lui a permis de posséder un thème vécu et devenu original par la manière intense qu'il a été vécu. Et ce thème est celui de l'esprit de poésie qui se saisit d'une âme, l'envahit, la subjugue et rencontre les plus cruelles entraves du réel. Le poète, ivre de l'essor surnaturel qui passe à travers lui, se sent étouffé par les implacables chaînes du réel. Ici, il ne s'agit pas de chaînes métaphoriques, il s'agit des pires contraintes matérielles. Impuissant à les vaincre, le poète chantera quand même; il chantera en dépit de tout; il chantera sans espoir, portant toutes les servitudes d'ici-bas sur ses fragiles épaules. Et ce chant sera sa raison de vivre. M. Louis Mandin est le poète du Quand-Même et de la Fierté têtue. A la fois résigné et révolté, modeste et fier, tendre et âpre, il a son thème bien à lui et son accent propre. Il emploie, pour se désigner lui-même, les expressions « d'enfant tendre », de

« fier esprit » et de « blessé farouche ». Et l'originalité de son accent tient dans ces trois mots : fier, tendre et meurtri.

« Anthologie » ou « Morceaux choisis », les livres de ce genre contraignent le critique à un travail d'épluchage pour lequel je n'éprouve qu'un goût modéré. L'épluchage ayant été fait, je me contente de conclure en disant que *Poètes d'aujourd'hui* est un ouvrage indispensable aux lettrés et tout à fait précieux par sa richesse documentaire. Et, par surcroît, aussi agréable que peut l'être un ouvrage de ce genre.

J'appelle également l'attention sur *La Poésie d'aujourd'hui* (2^e série) publiée par *les Marges*. Cette Anthologie complétera utilement l'Anthologie Bever-Léautaud. On y trouvera notamment des fragments de Georges Chennevière, qui ne manquait pas de sensibilité, de Louis Codet tombé en 1914, d'Edouard Guerber qui eut un beau talent de satirique, et de Henri Hertz dont la poésie, tissée de fantaisie, d'ironie, de sarcasme et de sensibilité cachée, n'a pas été, à mon avis, mise à sa juste place.

C'est avant tout par un esprit d'équité assez rare aujourd'hui que se recommande le livre de M. François Porché : *Poètes français depuis Verlaine*. M. François Porché me paraît un esprit qui tend à exclure le moins possible. Il croit que les formes traditionnelles de la poésie n'ont pas encore dit leur dernier mot, mais il accueille les tentatives nouvelles avec sympathie. Il sait fort bien qu'une condamnation sommaire d'œuvres en apparence incohérentes et même dictées par l'esprit de mystification peut être une offense à ce dieu inconnu que les anciens n'avaient garde d'oublier. Et de fait, la poésie est une déesse qui, à la manière des dieux antiques, aime se présenter aux hommes sous d'énigmatiques travestissements. Le génie de la poésie apporte souvent avec lui je ne sais quel grain de malice et d'ironie. Pour parler des cubistes et des surréalistes, M. Porché nous donne beaucoup d'exemples concrets. Nous l'en remercions. Je cueille au hasard une image de M. Jean Cocteau qui ne manque point d'expressivité.

La mer...

Débouche bruyamment un champagne qui mousse.

Il suffit de remarquer l'inattendu de cette métaphore, son extrême concentration, la fusion rapide des termes comparés l'un dans l'autre pour s'expliquer le caractère explosif de l'évocation.

Si M. Porché loue dans son ensemble l'effort des symbolistes, il se refuse cependant à admirer béatement toutes leurs tentatives. Il reproche à certains symbolistes d'avoir feint de confondre, et cela avec quelque déloyauté d'esprit, la profondeur de pensée ou le mystère de la vie avec l'inintelligibilité de la phrase. Il est évident que quelques poètes ont été dupes d'un raisonnement simpliste : ils ont remarqué qu'une certaine manière de sentir poétiquement en nouveauté et en profondeur entraînait un certain manque de clarté dans l'expression. Ils en ont conclu qu'en rendant une phrase obscure par divers artifices, ils lui donneraient du même coup la profondeur poétique. Les choses ne s'arrangent point aussi facilement.

Peut-être M. Porché n'est-il pas assez en défiance contre quelques notions courantes. Appliquer à Francis Jammes les concepts d'homme primitif et d'ingénue spontanéité ne satisfait pas tout à fait l'esprit. Le primitivisme de Jammes est essentiellement l'acte volontaire d'un esprit très averti. Les vrais primitifs n'écrivent pas à la manière ingénue qui est le propre de Jammes. L'ingénuité des poètes modernes est un effort pour se défaire de la civilisation. Elle ressemble à l'homme primitif, tout comme l'état de nature cher à Rousseau ressemblait à l'homme qui n'a pas connu la civilisation.

La pensée de composer une **Anthologie des essayistes contemporains** est tout à fait louable. L'essai est un genre assez ingrat à cultiver. Il est à demi étouffé entre les œuvres d'art pur qui visent uniquement le plaisir et les ouvrages techniques qui étudient les questions particulières. L'essai est une méditation sur toutes les questions possibles dans la mesure où elles touchent à des thèmes généraux. Il est le moyen d'expression qui convient particulièrement aux natures qui, douées de tendances multiples, s'intéressent aux disciplines les plus variées et unissent aux aptitudes philosophiques les qualités artistiques. L'essayiste est, dans une époque donnée, l'homme d'ample culture qui est capable d'assimiler les résultats des

recherches les plus diverses et de discerner leur rapport avec les problèmes capitaux de la vie. La valeur d'un essayiste est liée à la richesse de sa culture, à la manière dont il pose sur toutes questions l'empreinte de sa personnalité, et enfin à la magie de son expression. Un essayiste de génie doit avoir le flair des problèmes de son époque et le don de faire apparaître à ses lecteurs que ces problèmes sont l'étoffe même de sa vie. On pourrait donc dire que l'essayiste est le médiateur entre les chercheurs spécialisés et le large courant de la vie. Il risque fort de ne satisfaire ni les hommes de science, qui ne le trouvent point suffisamment assujetti à leurs sévères disciplines, ni les hommes du commun, qui lui préfèrent de simples vulgarisateurs.

J'ai particulièrement remarqué dans le présent recueil les pénétrantes méditations de M. André Suarès sur le problème de l'Asie, les ingénieuses remarques de M. Gabriel Marcel sur la notion de tragique, les curieuses considérations de M. Jacques Bainville sur les rapports de la poésie et de la clarté, mais mon attention s'est portée le plus vivement sur les admirables pages que M. Léon Pierre-Quint a consacrées à l'idée de révolte. A un don précis d'analyse se joint une sorte de palpitation intérieure qui révèle que les problèmes ne sont pas examinés seulement de l'extérieur, mais qu'ils se sont véritablement posés à une sensibilité.

M. Léon Pierre-Quint nous incite à méditer sur l'idée de révolte qui tend à devenir un des thèmes les plus féconds de la littérature contemporaine. Si vous voulez voir s'exprimer en proses jaillissantes et lyriques ce thème de la révolte, lisez *La nouvelle Création* de M. Carlo Suarès. Ce livre vous frappera par son ton apocalyptique et son élan tumultueux et échevelé. Il obtient la note moderne par le mélange assez bizarre, mais savoureux, du ton prophétique à une sorte d'humour un peu gros à la vérité, mais conforme à l'essence d'un livre qui déroule un ivre tourbillon de visions hallucinées.

J'approuve fort M. Auriant de vouloir remettre en lumière cet Hugues Rebell dont le nom était tombé dans un injuste oubli, en dépit de cette prétendue équité qui règne aujourd'hui dans le monde des lettres. « Il est temps de réhabiliter Hugues Rebell », nous dit-il dans l'une des deux préfaces, denses de

pensée et alertes d'expression, qu'il donne au *Culte des Idoles* et aux *Chants de la Patrie et de l'Exil*. Je dois avouer que je connaissais peu Hugues Rebell et que j'ai lu ces deux livres avec délectation. Mon témoignage est d'autant plus désintéressé que souvent je me sens en désaccord avec Hugues Rebell. Mais comment dire cela? Je me sens en état de sympathique désaccord. Même quand je n'acquiesce pas aux idées, je me prends de sympathie pour le tour d'esprit et la forme de tempérament. La qualité des attitudes compte pour moi beaucoup plus que les idées.

Hugues Rebell est à la fois aristocrate et audacieux. Je dirais même qu'il est classique par son audace, car, pour qui est informé, le classicisme est avant tout un esprit d'audace. Un vrai classique veut à tout prix voir clair dans ce qui est et il s'exalte à voir clair jusqu'au plus cruel de ce qui est.

Avec beaucoup d'humour et beaucoup de pénétration, Rebell montre les insuffisances de Taine, mais il a tort en croyant que, derrière toutes les idées de Taine, il n'y avait pas de sensations. Les Goncourt sont joliment raillés de l'aspect étriqué qu'ils veulent imposer à l'homme de lettres, mais il y a plus de valeur humaine dans leur journal et leur œuvre que ne le croit Rebell; Flaubert est éreinté avec maestria, il conviendrait de voir cependant les éléments résistants de son œuvre, et si résistants qu'ils bravent toutes attaques; les pages sur Nietzsche sont pénétrantes et roboratives et cependant, si la qualité de moraliste de Nietzsche est bien mise en lumière, la profondeur de sa nature philosophique et métaphysique échappe à Rebell. Quant aux « idées » de Berthelot, je les lui abandonne de bon cœur.

Rebell est un esprit pénétrant, un écrivain vif, alerte, spirituel même, qui est dans la meilleure tradition française. Il lui manque un peu de justice pour ce qui ne lui ressemble pas, une certaine sensibilité relativiste et le sens qu'en présence des œuvres modernes, il faut pour les juger chercher de nouvelles mesures. Les époques changent, la littérature change. Les appareils d'examen du critique ne doivent pas rester immuables. Il manque enfin à Rebell le goût de se demander ce qu'il peut y avoir de légitime dans ce qui contredit ses certitudes. Et sa manière d'aller jusqu'au bout dans ses triomphes

idéologiques suscite à l'occasion dans l'esprit du lecteur un désir de contradiction.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Cécile Sauvage : *Œuvres*, « Mercure de France ». — André Dumas : *Poésies (Paysages-Roseaux)*, Garnier frères. — Sully-André Peyre : *Choir de Poèmes*, « Mafsyas ». — Raoul Lecomte : *Suite brève*, Jouve.

C'est à coup sûr me vouer à des appréciations sévères, à l'accusation d'être un homme insensible, inintelligent, de parti pris, de mauvaise foi, intéressé, que sais-je? si je ne me range pas au nombre assez considérable de ceux qui exaltent au plus haut point la gloire littéraire, le nom de Cécile Sauvage, si j'ose hasarder des réserves et présenter des objections. Certes, il y a dans mainte page des *Œuvres* de Cécile Sauvage assez de beauté, même assez d'art et surtout assez de sensibilité pour excuser, justifier presque, l'engouement de ses admirateurs. Que Cécile Sauvage ait été un talent, ou mieux un don tout spontané, qu'elle fût sans détour, sans crainte, sans pose ni désir de se montrer différente, une femme dont la tendresse pour les siens s'exprime de la façon la plus touchante, une mère merveilleusement pénétrée de la sainteté de son rôle familial et social, qu'elle fût nativement dévote aux impressions que faisait sur ses sens la nature, il serait vain de ne pas en demeurer d'accord. Que, par des réussites heureuses, elle ait créé des poèmes ou simplement noté des sensations qu'une âme féminine et sans mélange pouvait seule songer à composer ou à recueillir parce qu'en eux et en elles se trouve enfermé quelque chose ou beaucoup du mystère ingénu et impénétrable de l'âme de toutes les femmes, rien ne saurait mieux intéresser, attacher à elle. Et cela est déjà fort beau, et cela est très grand. Mais que cela suffise pour qu'on la compare aux plus universels et géniaux d'entre les poètes d'aujourd'hui, d'hier et de tous les temps, voilà, en vérité, qui est inacceptable, voilà ce qui implique une foncière méconnaissance des éléments dont l'ensemble constitue le génie lyrique au degré le plus élevé.

Si j'inscris certains noms, Lucrèce ou Virgile, Dante ou le